

Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2017)
Heft: 95

Artikel: "Je m'efforce de ne pas devenir un vieux con"
Autor: Châtel, Véronique / Lavilliers, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830454>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Je m'efforce de ne pas devenir un vieux con »

A 71 ans, Bernard Lavilliers vient de sortir un 21^e album qui prouve que sa muse – à qui il dédie une chanson – est en très grande forme. Rencontre à Paris.

Un bar feutré dans l'ouest de Paris, face à la Maison de la Radio. Bernard Lavilliers sort tout juste d'un studio. Il est en promotion. Un 21^e album qui plaît. Beaucoup. A tel point que les rendez-vous avec la presse s'enchaînent. Mais l'homme à la boucle d'oreille et aux épaules musclées est disponible pour la rencontre. « Je suis au whisky pour soigner mon rhume. Et vous, vous buvez quoi ? » Il se réjouit de parler à une représentante de la presse écrite. « Ma femme est graphiste, je suis sensible à la mise en pages, à la typo, à l'ambiance qui se dégage d'un magazine. » Sa voix chaude, qui fait parfois penser à une sorte de feulement, traduit le plaisir d'être là. De se faire entendre. A 71 ans, Bernard Lavilliers paraît plus détendu et en confiance que dix ans auparavant. Le regard n'est plus aussi difficile à capter. Ni les mots à décrocher. Et, souvent, il rit.

Comment n'êtes-vous pas devenu un vieux con ?

Parce que je ne suis pas manichéen. Je ne fais pas de classifications. Je ne mets pas les gens dans des cases. Je n'impose pas ma raison à l'autre. J'aime le dialogue. Les arguments de l'autre, même s'ils sont différents des miens, ne me font pas peur. Moi qui ne crois pas au paradis, face à quelqu'un qui y croit, par exemple, je suis dubitatif. Mais j'accepte d'échanger avec lui. Je

m'emmerde avec les gens qui pensent comme moi.

Vous êtes curieux des autres, donc...

Curieux de leur culture, de leur façon de voir, de savoir... C'est bien pour cela que j'ai tant voyagé.

Vous ne voyagez plus ?

Si, bien sûr. Mais j'ai eu la chance de voyager à une époque où le monde n'était pas encore mondialisé. Où il restait des endroits où les gens ne savaient pas comment c'était ailleurs. Lorsque j'arrive quelque part, je commence toujours par chercher un chauffeur de taxi qui veut bien me montrer sa ville telle qu'il la voit, lui. Je m'assois devant, on parle, il m'emène là où il va manger, écouter de la musique... La musique est un bon passeport. Elle fait ouvrir les portes. Après que j'ai joué avec des musiciens dans des pays lointains, ils m'invitent dans leur famille, me présentent leurs proches. La musique m'a aussi permis de me sortir plusieurs fois de situations dangereuses. Car je fréquente beaucoup les mauvais garçons ou les mauvaises filles. Si je ne suis pas mort, c'est parce qu'on ne tire pas sur le pianiste (rires)!

Vous prenez toujours autant de notes sur ce que vous voyez et entendez ?

Toujours. Ce sont des impressions. Des phrases qui entrent en réverbération. Cela m'aide à mieux prendre



A 71 ans, Bernard Lavilliers tient la grande forme. De la boxe tous les jours et une ouverture sur le monde bien propre à lui.

conscience du temps qui passe et ne repasse jamais. A me souvenir des gens que je ne reverrai pas. Après avoir discuté avec un Blackwater (NDLR: un milicien d'armée privée), il m'est venu « Cinq minutes au paradis avant que le diable n'apprenne ta mort ».

Vos chansons sont engagées: vous fustigez l'hyperlibéralisme qui s'en prend aussi aux cadres supérieurs, la désertification des villes, les mercenaires de guerre. Est-ce qu'une chanson peut faire bouger les lignes ?

Une chanson peut aider à la flexion au même titre que la philo-

sophie ou le journalisme. Cela dit, je n'aime pas le label « chanteur engagé ». Je revendique d'être un chanteur « dégagé » au contraire. Dégagé de tout encartage politique pour garder un œil lucide sur les événements. Sinon, on devient manichéen, on devient curé: je ne suis pas dans le théorème du bien et du mal. Même si je fais partie du CICR (NDLR: Comité international de la Croix-Rouge) depuis longtemps, je suis un homme seul, capable de porter un regard personnel sur les événements. Je suis connu pour être très à gauche, mais je me soucie quand même du sort des cadres supérieurs qui, aujourd'hui comme les ouvriers hier, peuvent se

faire jeter en une demi-heure. Mais qui, contrairement aux ouvriers, n'imaginaient pas que ça puisse leur arriver. Or, n'étant pas syndiqués, ils ne sont pas défendus par des syndicats.

Comment trouvez-vous le monde ?

Mondialisé, et donc moins intéressant, car plus prévisible. Il y a de moins en moins de spécificités culturelles. Les banquiers sont les maîtres du monde. Ce sont les marchands d'art qui font l'art contemporain. Les Américains ont réussi leur coup avec leur plan Marshall: ils ont imposé

leurs goûts culturels, notamment musicaux au monde entier. Je lutte contre cela. Contre les prises de paroles calibrées, les arrangements musicaux où l'on entend quelques tambours africains ou des instruments exotiques pour donner l'illusion d'un son « world music ». Quand je fais de la musique avec des musiciens d'ailleurs, on joue vraiment ensemble et on mélange nos inspirations.

Comment portez-vous vos années ?

Comme un résistant. Je continue de faire des expériences. A jouer avec d'autres musiciens pour >>>



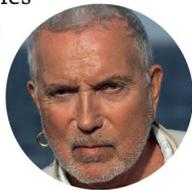
«Mes parents adoraient la musique, explique Bernard Lavilliers. Moi, je ne voulais pas d'une vie balisée.»

changer d'écriture musicale et me renouveler. Ce qui m'intéresse, c'est le défi, l'invention; jouer toujours la même musique, cela m'emmerde grave.

Pourquoi avez-vous choisi de devenir musicien ?

Mes parents adoraient la musique; ma mère était portée sur la musique classique, mon père sur le jazz et la musique cubaine et, ensemble, sur l'opéra : ils aimaient les grandes voix.

Moi, je ne voulais pas d'une vie balisée. Travailler dans une usine de Saint-Etienne comme tourneur sur métaux, c'est le métier que j'ai appris, et répéter tous les jours les mêmes gestes, fréquenter les mêmes personnes et ne plus savoir, au bout d'un certain temps, s'il s'est passé dix, vingt ou trente ans, cela m'aurait rempli de désespoir. J'ai travaillé la guitare. Et je me suis laissé inspirer par Léo Ferré.



« J'agis comme mon père avec moi. Je ne raconte pas mes guerres »

BERNARD LAVILLIERS,
CHANTEUR ET GRAND-PÈRE

Vous n'avez pas eu peur de prendre la voie de l'incertain ? Car le succès n'est pas venu tout de suite, vers 35 ans seulement, avec «O gringo», sorti en 1980.

Je n'ai pas pris plus de risques que l'ouvrier qui prend celui de se faire jeter. Mais c'est vrai que, quand on devient artiste, on prend le risque de ne pas y arriver, ou alors d'y arriver,

de s'embourgeoiser et de n'avoir plus rien de nouveau à raconter. Ou, pire encore, de perdre son inspiration.

C'est votre crainte aujourd'hui, de voir s'envoler votre muse, à qui vous dédiez une chanson ?

Si jamais elle se tire ailleurs, je la suivrai ! Cela me fout la trouille de me retrouver sec. Mais c'est par superstition que je crois à ma muse. En réalité, je ne suis pas inspiré par elle, ni par Dieu, les idées me viennent en

travaillant. En grattant ma guitare. C'est ma compagne favorite — même si j'ai la même compagne depuis 20 ans. Tant que je me trouve avec ma guitare, je ne m'ennuie jamais. Je laisse courir mes doigts, tout à coup, je trouve un truc, presque inconsciemment. C'est ce désir perpétuel de trouver des mots à mettre sur

les sons qui sortent de la guitare qui me rend jeune et enthousiaste.

A quel moment, vous décidez-vous de vous lancer dans un album ?

Quand j'ai trouvé des paroles qui collaient avec mes mélodies et que j'ai des idées de son. Je réunis des musiciens que j'aime et, ensemble, on travaille. Pour cet album, j'ai fait appel à Pallem et à Romain Humeau, à Benjamin Biolay, au groupe Feu ! Chatterton. J'aime bien leur réinterprétation du rock des années 70. Le choix du duo avec Jeanne Cherhal a été immédiat. Je voulais son timbre, sa délicatesse. Les musiciens, c'est ma famille. C'est génial.

Trois moments de votre vie où vous vous êtes senti comblé ?

Le premier moment. C'est quand j'ai appris à travailler à l'usine. Il me fallait un métier, mon père avait raison. J'ai passé des examens, puis j'ai turbiné. Au début, je donnais mes salaires à ma mère.

Deuxième moment. Mes progrès à la guitare après m'être obstiné longtemps et avoir cherché à m'améliorer tous les jours, pas dans le but de devenir professionnel, mais pour être capable d'accompagner moi-même les paroles des chansons que j'avais en tête. Je continue de m'entraîner tous les jours d'ailleurs.

Troisième moment. Quand je suis devenu populaire dans les années 80. Les gens me connaissaient musicalement, mais pas encore physiquement. Je les entendais siffloter dans la rue «Stand the ghetto» sans savoir que j'étais le compositeur de ce reggae jamaïcain. Cela a été vraiment un moment génial.

Vous n'aimez pas être reconnu ?

J'adore cette phrase de Georges Brassens : «La célébrité est un malentendu.» C'est entièrement vrai ! Cela ne me gêne pas que les gens me reconnaissent. Je ne suis pas parano, je n'ai jamais eu de garde du corps. Les gens ne sont pas envahissants : ils viennent me dire : «J'aime vos chansons.» Qu'est-ce que vous voulez répondre ? Cela m'émeut, même si je

suis un dur! Cela me fait plaisir. Alors je reste cinq minutes à discuter avec eux. C'est pas la mort; ils ne vont pas me poignarder.

Quel genre de père êtes-vous ?

Je suis un père (de quatre enfants) et un grand-père de cinq petits-enfants, figurez-vous! J'agis comme mon père avec moi, naguère. Je ne raconte pas mes guerres. D'ailleurs, elles ne se racontent pas. Il faut les vivre. Les guerres que l'on mène ne sont pas faites pour être racontées à ses enfants. Ça leur donnerait de mauvaises idées et puis, ils en ont assez à mener seuls. Cela dit, deux de mes enfants m'ont parfois suivi dans mes nuits parisiennes, ils me connaissent.

Vous vous apprêtez à partir pour une longue tournée? Comment vous préparez-vous physiquement ?

Je fais de la boxe depuis l'âge de 13 ans : chaque jour, une demi-heure de saut à la corde, en sautant lentement, et une demi-heure de sac. L'entraînement de boxe est ce qu'il y a de mieux pour garder la forme. En une heure, je vous garantis que j'ai

éliminé ce truc que je suis en train de boire.

Jusque dans le sport, vous êtes un individualiste...

Comme je suis Stéphanois, j'ai joué au foot aussi. Mais il y a toujours un esprit d'armée dans les sports d'équipe qui ne me convient pas. Je me sens plus à l'aise dans la pratique d'un sport individuel qu'on peut partager avec un autre comme dans un dialogue.

Cela vous a rendu service de boxer ?

(Rires). Carrément! La boxe, ça permet de canaliser son énergie et de savoir quelles sont ses limites physiques. Quand on perd un match de boxe, c'est qu'on a été moins bon.

PROPOS RECUEILLIS PAR
VÉRONIQUE CHÂTEL

CLUB

Découvrez le nouvel album de Bernard Lavilliers, des places pour le concert et des CD à gagner en **page 93**.

Cinq minutes au paradis: le monde sans fard

Dans son 21^e album, Bernard Lavilliers est en prise avec l'actualité. Ses chansons évoquent la tragédie des migrants dans *Croisières méditerranéennes*: «On avait tous un jour imaginé la mer et la douceur du vent/Et dans cette nuit noire on a payé si cher, on coule en dérivant», la déshérence urbaine dans *Charleroi*: «Je vois ma ville porte clouée/Maison à vendre abandonnée/Les canapés sur le trottoir/Où quelques vieux viennent s'asseoir.»

Il revient sur la tuerie du Bataclan dans *Vendredi 13*: «Ce soir les mercenaires/Des diables/ont rafalé sur les tables», ainsi que sur le dépeçage de l'usine de sidérurgie ArcelorMittal par le grand capital dans *Fer et défaire*: «Pour se faire oublier le serpent minéral/Qui ne veut pas payer se change en capital/Capital, capital.» L'album se termine sur une note optimiste: un duo — *L'Espoir* — avec Jeanne Cherhal, «Plus la vie croit en la vie/Plus s'efface la douleur.»



Thomas Dorn

«Ce qui m'intéresse, c'est le défi, l'invention. Jouer toujours la même musique, cela m'emmerde grave.»